

## En toute confiance

Chaque dessin est une aventure, une Grande, une où l'on prend des risques insensés, où l'on mouille sa chemise désormais en lambeaux d'une vraie sueur d'explorateur téméraire déflorant l'inextricable jungle, peuplée du grouillement d'effroyables créatures aux griffes qui happent, à la gueule qui mord. À l'heure où quelque tsunami peut anéantir inexorablement des villes entières, où les palmiers de Ouarzazate ploient sous l'incroyable poids de la neige, où des kamikazes quotidiens œuvrent à leur manière à la sélection naturelle, où Anastasie a tant repris du poil de la bête qu'elle prétend occulter à nouveau ceux des autres, il s'agit de garder les yeux grand ouverts, non seulement d'être bien armé mais encore de savoir tirer, d'atteindre justement sa cible.

La réalité est diffuse, diffusée en vrac en permanence, se riant bien de ses invraisemblances, de son in(s)anité. On voit des milliers de poussinets pascaux en batterie, des singes condamnés à tester la nocivité des gaz d'échappement, on accuse le météorisme des bovins de générer l'aggravation du trou d'ozone, on déplore la fonte des banquises, la disparition des espèces, le massacre des Innocents, l'occultation d'une Idole, le tout à la fortune du pot aux roses. Blessures de sportifs, crevaison au plus mauvais moment, expulsions sans scrupule, tribuns sans couilles, art sans nécessité, raréfaction du temps d'ensoleillement sapant le moral de la population, ... Je me torche avec le quotidien. D'ailleurs, je ne me réabonnerai pas.

Pour me distraire de tant de nuisance et des miasmes, je m'offre un trip dans les dessins d'Alfred. J'en apprécie la saine insolence, le grinçant jubilatoire. Ici, le rigolo se moque du peloton d'exécution, la Vache qui rit du Veau d'or toujours debout se gausse de Cheetah, jalouse du chihuahua de Tarzan, les cochons déclinent leurs avatars n'en déplaise aux culs gercés ou aux végétariens, les hommes-chiens enragés tombent sur un os, les producteurs de malbouffe se confortent dans leur Triomphe, les bonbons d'Uncle Bens ne collent jamais au sachet, même sous la canicule la plus rude. Ici les chiens font leur crotte, que Mémère ne peut ramasser car atrocement se pencher il lui faudrait. Les plages ne sont pas désertes et ne pleurent pas, ni sous juillet ni lors d'un autre mois ; d'ailleurs, on s'en fout bien, délaissées qu'on les a pour s'encanailler dans les estaminets interlopes. J'aime décidément ces collusions crapuleuses, ces icones blasphématoires. Elles font beaucoup de bien par où elles passent.

Les cimaises sont encombrées par les faiseurs et les faussaires, par de béjaunes arrogants imbus de leur premier caca dans leur pot sinon par des stars sénescents béates d'exhiber leurs ultimes. Ces "productions" nous emmerdent. De temps à autre, dans cet océan délétère voire létal, émerge un îlot d'espérance, l'oiseau vert de Pandore. Michel Alfred Fabry s'en avère un. Je suis assez touché qu'il m'ait proposé d'écrire quelques mots pour lui, bien plus heureux qu'il m'accepte comme ami.

**André Stas**